

Une commune bretonne dans la Grande Guerre :

Poilus, marins et aviateurs racontent...



Par :
Paolig Combot
Michel Boucher
Miliau Kermarrec



Sommaire

Une commune bretonne dans la Grande Guerre :	1
I. Présentation du projet :	1
II. Le contexte de la guerre :	2
III. Les batailles de 1914 :	2
IV. La vie dans les tranchées :	3
V. La vie à Guipavas :	3
A. Dans les fermes :	3
B. La pyrotechnie :	3
VI. Les prisonniers :	3
VII. La guerre sur mer et les Dardanelles :	4
A. Lanruz :	4
B. Les Dardanelles :	4
C. Salonique :	4
VIII. L'année 1916 (Verdun, la Somme) :	5
IX. Quelques figures « guipavasiennes » :	5
A. Simon Lamour :	5
B. Le commandant Challe :	5
C. A. Pulhuen :	6
X. Vers la victoire des alliés :	6
XI. L'armistice et l'après-guerre :	6
XII. Conclusions :	6

Mercredi 19 septembre 2018, la commune de Guipavas a tenu à célébrer le centième anniversaire de l'armistice de 1918, à l'initiative de l'Agip (Association Guipavasienne pour l'Identité et le Patrimoine) qui venait de publier un ouvrage réunissant les témoignages de poilus, marins ou aviateurs de la région.

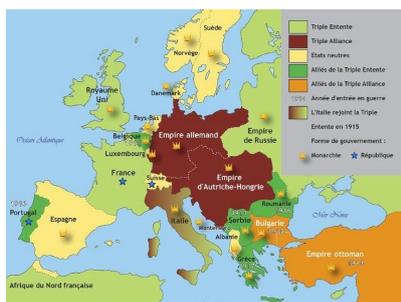
I. Présentation du projet :

Ce n'est pas l'histoire officielle, mais le récit des gens qui ont vécu la « Grande Guerre ». Dans les manuels d'histoire, on donne rarement la parole aux combattants. Leurs récits ont constitué la trame de cet ouvrage.

« Au départ, nous pensions que nous allions faire la guerre à la barbarie ; en fait la guerre, c'est la barbarie ».

Pierre Loti

II. Le contexte de la guerre :



En 1870, la France a perdu la guerre contre l'Allemagne et a dû lui céder l'Alsace et la Lorraine. Dans un contexte de la montée des tensions internationales en Europe (nationalisme, impérialisme, rivalités économiques et coloniales), les nations commencent à se réarmer. En France, le service militaire est porté à trois ans.

La France voulait une revanche. Mais, en 1914, l'Allemagne était la plus grande puissance économique et militaire en Europe. L'empereur allemand Guillaume II de Hohenzollern souhaitait étendre encore son pays.

Des pays vont se rapprocher.

L'Allemagne était consciente du souhait de la France de prendre une revanche et a cherché à l'isoler et à l'empêcher de nouer des alliances contre elle. Elle se rapproche de l'Autriche-Hongrie ; bientôt l'Italie se joindra à eux. C'est ce qu'on appellera la Triple Alliance. La Turquie qui a peur de la Russie se rapproche de l'Allemagne.

En face, la France finit par sortir de son isolement, en signant une alliance avec la Russie. Bientôt, l'Angleterre inquiète de la montée en puissance de la marine allemande, finit par les rejoindre ; ce sera la Triple Entente.

La guerre a d'abord failli être déclenchée pour des raisons coloniales. L'empire allemand avait peu de colonies, et il y a eu un problème avec le protectorat que la France venait d'imposer au Maroc. Or l'Allemagne voulait trouver des débouchés pour son industrie et pour cela prendre pied au Maroc.

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier de l'Empire austro-hongrois, est assassiné par un anarchiste Serbe. L'Autriche envoie immédiatement un ultimatum à la Serbie. L'Allemagne assure l'Autriche de son soutien ; elle pense que l'Autriche vaincra rapidement la Serbie.

La France, la Russie, l'Angleterre mobilisent.

Puis les déclarations de guerre, s'enchaînent rapidement, entre les pays liés par un tissu d'alliance.

Le 28 juillet l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie, le 1er août, l'Allemagne à la Russie, le 3 août l'Allemagne à la France, le 4 août le Royaume-Uni à l'Allemagne qui croyait que l'Angleterre ne bougerait pas, etc.

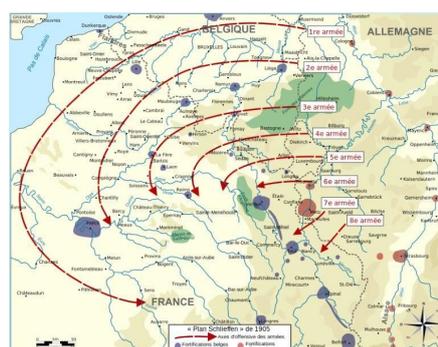
III. Les batailles de 1914 :

Les Allemands veulent une guerre rapide. Ils pensent prendre Paris sans délai ; c'est le « plan Schlieffen » (voir ci-contre). Ils envahissent la Belgique pourtant neutre.

Les régiments français montent vers les frontières et sont arrêtés par la puissance de feu de l'artillerie allemande.

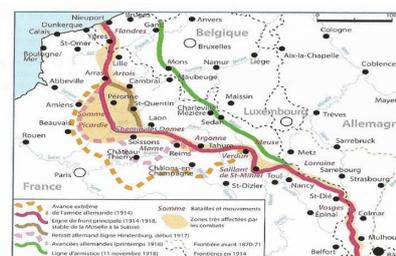
Les Alliés sont battus à Charleroi, Mons... Mais les Français se replient en ordre. Les Allemands vont commettre une erreur en ne protégeant pas suffisamment leur flanc. Le 6 septembre 1914, Joffre donne l'ordre à ses troupes, bien que très fatiguées par les marches forcées, de tenir coûte que coûte ; il attaque l'armée allemande sur son flanc. Gallieni chargé de défendre Paris depuis le repli du gouvernement à Bordeaux, réquisitionne des taxis pour envoyer des troupes en renfort. Après de violents corps à corps, les troupes allemandes sont stoppées et reculent de cent kilomètres ; ce sera la bataille de la Marne.

À Dixmude, en Flandre, l'amiral Ronarc'h à la tête de sa brigade de fusiliers marins, reçoit l'ordre de tenir une semaine l'avance allemande ; il y tiendra un mois aux côtés des troupes françaises belges et anglaises.



Ensuite, c'est la course à la mer. Les troupes allemandes arrêtées dans leur plan d'encerclement des troupes alliées, entendent gêner le débarquement des troupes anglaises à Calais.

Les troupes s'enterrent dans des tranchées (ligne rouge sur la carte).



IV. La vie dans les tranchées :



Jean Marie Morvan, curé à Guipavas, est brancardier au deuxième chasseur ; il a fait le récit de ce qu'il voyait sur le front, sur les affreuses blessures des hommes qu'il relève. Il l'écrit en breton dans les lettres qu'il envoie à sa famille et qui ont pu passer la censure. Deux millions de lettres ont été écrites par jour pendant le conflit, et la censure est débordée.

La vie dans les tranchées, c'est la boue, la neige, le froid, les poux, les rats, les violents bombardements, le gaz yperite, les mines en l'air, et sous terre.

En août 1914, il y a en moyenne 2 000 tués par jours. En Moselle un régiment composé de 1 700 hommes de Guipavas et de Brest a été anéanti. Un calvaire en pierre de Kersanton a été érigé sur les lieux en mémoire de cette tragédie.



Les ravitaillements en munitions et en vivres, la soupe du poilu, se font de nuit. Il fallait pour cela marcher plusieurs dizaines de kilomètres dans la boue, les trous d'obus, le froid...

On constate, comme Jean Marie Morvan, un regain de la foi chez les Bretons dans les tranchées.

V. La vie à Guipavas :

À l'arrière, les femmes, les enfants et les vieillards assurent le quotidien tant bien que mal. La société est encore très rurale à l'époque. Guipavas compte alors 6 800 habitants.

A. Dans les fermes :

Les femmes labourent, mais se plaignent beaucoup des réquisitions de chevaux pour la cavalerie et l'artillerie.

En l'absence des hommes, les femmes n'osaient pas mettre les moulins en route, d'où une raréfaction des farines.



B. La pyrotechnie :



Au départ, la pyrotechnie de Saint Nicolas n'était qu'un petit dépôt de poudre. Juste avant le déclenchement de la guerre, c'est devenu une grande pyrotechnie. Deux mille femmes fabriquent des obus. La pyrotechnie emploie 3 000 personnes en tout. Des Kabyles sont venus remplacer des ouvriers et aider les femmes.

VI. Les prisonniers :

Des prisonniers allemands sont arrivés à Guipavas et ont été employés à la construction d'une route.

Des Guipavasiens ont été faits prisonniers et se sont retrouvés dans les camps allemands, entre 80 et 100. Ils sont tous revenus dans leur foyer vers 1919, malades quelquefois. Les prisonniers ont été nombreux lors des premières batailles, lors de la retraite française.

Leurs conditions de vie sont très difficiles, ils sont entassés par centaines. Des maladies commencent à se déclarer. Il y avait toujours un cimetière à côté des camps allemands. Les colis envoyés par la famille (saucissons, pain, tabac) les sauvent de la famine.

Il y eut quelques évasions, certaines après l'armistice.

La peste et la grippe font entre 20 et 30 morts chez les prisonniers français et russes.

Il y aurait eu des négociations sous l'égide du Vatican, pour quelques échanges de prisonniers.

Parallèlement, le 30 août 1914, les troupes russes qui avaient envahi la Prusse orientale projetant d'atteindre Königsberg, sont battues à Tannenberg.



VII. La guerre sur mer et les Dardanelles :

A. Lanruz :



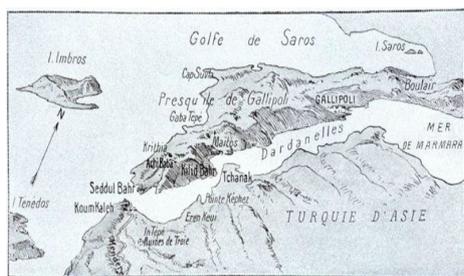
C'est la naissance de l'aérodrome de Guipavas ; à Lanruz on crée une base aéronavale qui reçoit des dirigeables. On s'en servait au début du conflit pour observer les positions adverses. On développe des moyens pour la surveillance des mers ; des sous-marins allemands ont été repérés jusque dans l'estuaire du Saint Laurent.

Tout ce travail a été confié à la marine qui s'est occupé de développer l'aviation.

En 1918, des américains se sont retrouvés dans ces camps. Un de ces camps se trouvait à Pontanézen ; des camions emmenaient des femmes pour travailler dans les blanchisseries et les cuisines.



B. Les Dardanelles :



Pour venir au secours des Russes, Winston Churchill propose d'ouvrir un troisième front. 14 bâtiments anglais avec 125 000 hommes et 4 cuirassés français avec 40 000 français font route vers les Dardanelles.

La flotte bombarde les forts turcs et tente de débarquer. C'est un échec.

Le cuirassé Le Bouvet coule, touché par une mine.

Fin 1915, on évacue les lieux et on se replie vers Salonique.

C. Salonique :

À Salonique, on débarque des renforts pour aider les Serbes. Parmi eux se trouvaient des Guipavasiens.

La marine devait surveiller les sous-marins des austro-hongrois.

Il y eut des combats jusqu'en 1918. Les alliés ont été obligés de se replier plusieurs fois. C'est ce qu'on a appelé l'armée d'Orient. Des Guipavasiens, aux côtés des Russes, se sont opposés aux Bulgares.

VIII. L'année 1916 (Verdun, la Somme) :

1915 voit la première utilisation des gaz chimiques. 5 000 soldats s'écroulent. Peu à peu on va fabriquer des masques pour les hommes et les chevaux. Cette nouvelle arme a causé beaucoup de morts, même après la fin de la guerre.

Guillaume II et son fils le Kronprinz voulaient enfoncer le front français à Verdun où il leur semblait que les défenses étaient plus fragiles.

Le premier jour un million d'obus fut lancé ; en tout pendant les trois cents jours de la bataille, ce furent cinquante millions d'obus qui furent tirés.

Le fort de Vaux sera pris et repris 14 fois. La cote 304, est une colline du champ de bataille qui a perdu 7 mètres à cause des bombardements.

Il y eut 370 000 Français tués, 700 000 soldats en tout.

Lorsqu'il fut nommé à Verdun, Pétain a eu le souci de ménager ses troupes. Il a mis en place une « voie sacrée » entre Bar le Duc et Verdun où des norias de camions assuraient le ravitaillement et la rotation des troupes. Les soldats passaient 5 jours au front, et deux jours en repos. Tous les régiments passaient par rotation à Verdun.

Pour soulager ce front, Joffre ouvre un front sur la Somme : c'est un massacre qui s'est traduit par un million de morts.

Après une très forte préparation d'artillerie, les alliés pensaient avoir affaibli l'ennemi.

Celui-ci domine le champ de bataille, installé sur le plateau picard, de part et d'autre de la Somme, au sous-sol crayeux propice au creusement d'abris souterrains. Le climat très souvent humide rendait fréquemment le sol boueux et la progression des troupes difficile.

Les troupes allemandes sont peu touchées par les bombardements, et lorsque les alliés donnent l'assaut, c'est un massacre. On déplore un million de morts.

IX. Quelques figures « guipavasiennes » :



Le commandant Boennec, ici avec sa femme Eugénie Kermarec, sont tous les deux Guipavasiens. Il est mort dans la Somme.

A. Simon Lamour :

Un autre Guipavasien, a été considéré comme disparu à la première bataille des frontières. Des prières ont été dites à sa mémoire dans l'église en 1916. Il est revenu en 1919 avec un contingent de prisonniers. Il avait été bloqué dans un bois lors d'une grande attaque. Un Belge l'a fait passer au Luxembourg où il a pu trouver du travail.

B. Le commandant Challe :



C'est le début de l'aviation militaire. Rolland Garros invente le tir à travers l'hélice. Guynemer est abattu huit fois. Côté allemand, Richthofen souvent connu sous le nom de « baron rouge » est leur héros national.

Le commandant Challe, aviateur, avait épousé une Guipavasienne. En mai 1914, il a réalisé la première liaison Paris - Brest.

Pendant la guerre, il effectue des missions de reconnaissance. En 1917, il est abattu. Sa femme ne s'en remettra jamais. Elle a attendu le retour de son mari à la gare de Guipavas pendant des années.

C. A. Pulhuen:

Le 7 janvier 1918, Pulhuen commande un petit bateau avec 18 hommes d'équipage. Il est chargé de protéger un convoi. Au cours d'une tempête, il est considéré comme perdu. Le 18 juillet, il arrive enfin aux Açores.



X. Vers la victoire des alliés :

1918, deuxième bataille de la Marne.

Les Russes viennent de signer un accord séparé avec l'Allemagne. En conséquence, on s'attend à une offensive de leur part, ayant récupéré leurs unités positionnées sur le front Est.

L'offensive a lieu dans l'Aisne, sur la Marne, et les armées se dirigent vers Paris.

En France, c'est Clemenceau qui est au pouvoir. Foch commande toutes les troupes, bientôt renforcées par les Américains débarqués en force dans le port de Brest. Les alliés, aidés des chars blindés, repoussent les troupes adverses. En Allemagne de grandes grèves se déclenchent, et Guillaume II se réfugie en Hollande.

XI. L'armistice et l'après-guerre :



La nouvelle République allemande signe l'armistice dans la forêt de Compiègne à côté de Rethondes, le 11 novembre 1918, dans le train du maréchal Foch.

Cette guerre vient de faire dix millions de morts.



Le 18 janvier 1919, débute à Paris la Conférence de Paix. Elle se terminera le 28 juin de la même année par un traité de paix signé dans la Galerie de Glaces.

Les Allemands sont tenus pour responsables de tout ; ils perdent leurs colonies et devront payer les dommages de guerre. La Ruhr est temporairement occupée.

L'Europe ne domine plus le monde. On assiste au début de l'essor des États-Unis. On recrée la Pologne.



Parallèlement aux morts de la guerre, ce qu'on a appelé « la grippe espagnole » décime les troupes et les populations. On l'a qualifiée « d'espagnole », car les journalistes espagnols étaient les seuls à n'être pas soumis à la censure, et en parlaient librement dans leurs journaux.

En fait, elle est venue des États-Unis accompagnant les troupes de libération. Elle serait apparue en Chine, avant d'atteindre l'Amérique. Pendant l'hiver 1918 – 1919 et l'année 1919, ce fut une véritable pandémie qui fit entre 50 et 100 000 victimes.

XII. Conclusions :

Le travail des conférenciers a permis de faire revivre un passé de la commune de Guipavas à l'attention des jeunes d'aujourd'hui.

Au total, on estime à 203 le nombre de Guipavasiens morts sur l'ensemble des fronts.
